49.

561.

ODE
AU GRAND CONTY,

Par M. DAQUIN, *Fils*,

AVEC

UN PETIT RECUEIL

DE

DIFFERENTES PIECES
DE POËSIES,

Par le même Auteur.



A PARIS,
CHEZ THIBOUST, IMPRIMEUR DU ROY,
Place de Cambray.

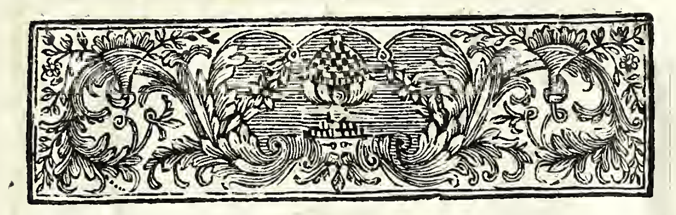
M. DCCXLV.
Avec Approbations & Permissions.

562

STUDIA ADOLESCENTIAM ALUNT.

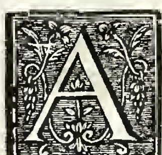
Cicer.

563.



ODE
AU GRAND CONTY,

Présentée par l'Auteur à Son Altesse Sérénissime.



VEC l'éclat qui t'environne,
CONTY sois grand par tes vertus;
Ta Valeur n'a rien qui m'étonne,
En Toi je reconnois Titus.
Malgré ton heureuse naissance,
Tes bienfaits seuls & ta clémence,
Marquent ton véritable rang;
N'as tu pas vaincu la nature,
Il suffit: ta gloire est trop pure,
Pour faire ici valoir le sang.



Ne vantons plus un Alexandre,
Quand nous admirons tes exploits;
Comme lui mettant tout en cendre,
Tu peux faire trembler des Rois.
Mais cet invincible Monarque,
Comme toi n'eut jamais la marque,

D'une légitime valeur ;
La gloire aveugloit ſa jeuneſſe,
Chez toi la gloire ſans foibleſſe,
Conduit un plus ſage vainqueur.



Manes de l'Illuſtre Turenne
Paroiſſez ! Voyez ! admirez !
Quoique mon Héros entreprenne
Sa valeur n'a point de dégrés
Dans l'éclat d'un premier trophée
Nous voyons l'envie étouffée,
Les Peuples gémir dans les fers,
Et le trépas qui le devance,
Secondant par-tout ſa vengeance,
Porte l'effroi juſqu'aux enfers.



Ceinte d'un glaive ſanguinaire,
De ces lieux, ſéjour de l'horreur,
Pour le ſeul plaiſir de mal faire,
Sortit la diſcorde en fureur.
Des Alpes craignant la ruine,
Elle y vole ; ſon bras s'obſtine
A flétrir des lauriers ſi beaux :
Imprudente dans ſes obſtacles,
Elle prépare des miracles,
En voulant creuſer des tombeaux

565.

Le but de ses sourdes allarmes
C'est d'opprimer les Potentats,
Et le plus grand de tous ses charmes
C'est de renverser les Etats,
Sœur dangereuse de la haine,
Jamais le bon droit ne l'enchaine,
Maitrisant à son gré le sort
Elle ébranle la terre & l'onde,
Sur l'effroi son bonheur se fonde,
Sa vie est au sein de la mort.

Grand Roi, dit l'horrible Déesse,
Ma main soutiendra tes travaux;
Et Conty malgré sa sagesse,
Sentira tout ce que je vaux.
Oüi c'est dans ce brûlant orage,
Qu'échoüera son jeune courage,
Il est de l'intérêt des Dieux.
Enorgueilli de tant de gloire,
Bien-tôt; sa derniere victoire,
Le placeroit au haut des Cieux.

Cede Divinité barbare,
Conty, ne craint point ta fureur;
Cede & te replonge au Tartare,
Tu ne peux rien sur son grand Cœur.
Par de glorieuses manœuvres,

566.

Il écrasera tes Couleuvres,
Jamais il ne s'est démenti :
Et si ta malice féconde,
Fit trembler les Héros du monde,
Tu trembleras devant CONTY.

Il paroît, sa main vengeresse,
Entraîne le Dieu des Combats;
Son humanité, sa tendresse,
Le font chérir de ses Soldats.
Ces Monts, dit ce Chef intrépide,
Pour des imitateurs d'Alcide,
Sont des obstacles bien légers;
Il parle, il franchit sa carriere,
Son coursier frappe la poussiere,
Et court insulter aux dangers.

Tu vois ce fort impénétrable,
GRAND PRINCE avec des yeux jaloux;
Il suffit qu'il soit imprenable,
Pour être digne de tes coups.
Tu le vois, sa superbe tête,
Ose défier la tempête;
Et semblant prévoir ton dessein,
Mille épouvantables abîmes,
Alterés du sang des victimes,
T'opposent leur avide sein.

567.

Les fiers ennemis que tu braves;
Malgré ce redoutable ecueil;
Bien-tôt deviendront tes esclaves;
Leurs murs deviendront leur cercueil.
En dépit d'un lieu si sauvage,
Tes Guerriers sont pleins de courage;
Ils volent, ton ardeur les suit.
Déja tu lances ton tonnere,
Devant le Héros de la guerre,
Le rempart fond, le Soldat fuit.

Telle la foudre impétueuse,
Roulant sur les aîles des vents;
Gronde, fend la nuë orageuse,
Et poursuit les troupeaux fuyants.
Suivi des Bombes meurtrieres,
Tel Conty, force cent barrieres,
En proye à ses travaux guerriers;
Premier Soldat de ses cohortes,
Il s'avance, il brise les portes,
Couvert de sang & de lauriers.

Il entre, il se fait un passage,
Entre les morts & les débris;
Il voit la frayeur & la rage,
Exciter de lugubres cris.
Courage, que rien ne t'arrête,

GRAND PRINCE, acheve ta conquête,
De ton triomphe un ROI gémit ;
Et de ce prodige étonnée,
Triſte, de ceder indignée,
L'ombre d'Annibal en frémit.

Plus loin Démont & ſes murailles,
Cedent à leur deſtin fatal ;
Un ROI fameux dans les batailles,
Admire en fuyant, ſon rival.
En vain la barbare furie,
Défend ſon Sceptre & ſa Patrie,
CONTY renverſe ſes Autels ;
Digne de l'Olimpe ſublime,
PRINCE la valeur qui t'anime,
T'éleve au-deſſus des mortels.

La terre tremble, le Ciel tonne,
Déja tu n'as plus d'ennemis ;
Et la Victoire te couronne,
Au milieu d'un Peuple ſoumis.
Malgré l'infernale puiſſance,
Ton activité, ta prudence,
Ont déconcerté ſes complots ;
On ne te connoit pas d'Emule,
Sois donc en égalant Hercule,
Après LOUIS notre Héros.

DISCOURS EN VERS
SUR
L'HEUREUSE CAMPAGNE
DU ROY,
Présenté à SA MAJESTE', *à Versailles.*

A RENVERSER les Loix, Nation conjurée,
Ton empire est détruit & ta perte est jurée.
Guerriers audacieux, où portez-vous vos pas ?
Tous les foudres sont prêts : vous courez au trépas.
LOUIS, que rien n'étonne oppose à votre rage,
Le fer de ses Soldats, l'ardeur de son courage ;
La Flandre qu'il soumet reconnoît à ses coups,
L'impétueux Vainqueur que nous admirons tous.
C'EST-LA qu'on vit BOURBON au plus fort du carnage
Moins en Roi qu'en soldat se livrer à l'orage,
Du geste, & de la voix, animer ses Guerriers ;
Préparer aux François de précieux lauriers ;
Devancer tous les rangs, & d'une ame hardie
A cent foudres d'airain abandonner sa vie,
Pour embellir encor des charmes de la Paix,
Ces jours, que nous coulons au milieu des bienfaits.

570

Portant l'humanité jusqu'au dégré suprême,
Son cœur sembloit souffrir de sa valeur extrême,
Il plaignoit l'ennemi que son bras renversoit,
Ces superbes remparts que sa foudre écrasoit.
ROME, ne gémis plus sur les cendres d'Auguste;
Titus est remplacé par un Prince aussi juste;
Du plus brillant éclat, notre Roi revêtu,
Sur un Trône de gloire a placé la vertu.
L'ombre du GRAND LOUIS, qui veille sur la France
D'un Fils prudent & sage, admirant la vaillance,
Voit d'un œil complaisant un Peuple d'ennemis,
Se soumettre, & briguer la faveur de son Fils:
Il revit dans BOURBON: c'est son même tonnerre,
Qui fit trembler jadis les Maîtres de la terre;
Enfin ce que le monde eut de Rois plus fameux,
De Sages renommés, de Conquérans heureux,
Rien ne peut obscurcir le jour qui nous éclaire;
Alexandre s'éclipse & cesse de nous plaire.
BOURBON, rempli d'ardeur, ébranle les Etats;
Eléve sur le Trône, & fait des Potentats;
Mais sa main qui combat pour un Peuple qu'il aime,
Combat pour le défendre, & non pas pour lui-même.
Je vois ce demi-Dieu, conduisant ses Héros,
Terrasser l'ennemi, pénétrer ses complots;
Et ces Peuples soumis, adorer dans leur Maître
Les traits d'humanité que la douceur fait naître.
L'invincible LOUIS, l'objet de leurs terreurs,

A force de clémence, a sçu gagner leurs cœurs.
Deja chez les Germains, son courage l'appelle;
Et ramenant les tems, où dans Rome immortelle
Le Sénat maîtrisoit le Monde avec ses Rois;
En Monarque, en Consul, il court venger nos droits.
Va-t'il pour dissiper tant d'affreuses tempêtes,
Il est frappé soudain, au milieu des Conquêtes,
Sort vainqueur du trépas, reparoît plus brillant,
Et termine à Fribourg, un triomphe éclatant.
La valeur t'exposoit; reviens par ta présence
Rétablir dans nos cœurs, une douce assurance:
Viens déposer la foudre, & calmer nos esprits;
Viens couvert de lauriers, triompher dans Paris:
Tu chéris tes Sujets, & ton Peuple t'admire;
Un Sage est sur le Trône, on bénit son Empire:
Ses vertus, tout le mêne à l'immortalité,
Rois! il vous instruira dans la postérité.
Si dans Rome autrefois, le vainqueur de l'Afrique
Arrachant sa Patrie, au sort le plus tragique,
Applaudi d'un Sénat, la terreur des humains,
Sur un superbe char, adoré des Romains,
Fut conduit triomphant au haut du Capitole;
Ce Peuple, libre & fier, détestoit son idole.
Loin ce faste pompeux: l'amour t'offre des cœurs;
Un triomphe aussi tendre, a pour toi des douceurs:
L'amour est préférable aux titres magnifiques
Que la valeur consacre aux exploits héroïques;

572

Etre aimé : c'eſt, GRAND ROI, le titre le plus beau,
Et ce tribut des cœurs, devient toujours nouveau :
Ayant enchaîné Rome, au char de la victoire,
Céſar eut préferé ſon amour, à la gloire.

ON admire un grand Homme, on craint un Conquérant ;
On adore un BON ROI, lui ſeul eſt vraiment Grand.
Il faut être BOURBON, pour éclairer la Terre,
Pour briller dans la Paix, pour tonner dans la Guerre,
Pour être tout enſemble, & le ſoutien des Loix,
Le Pere de ſon Peuple, & la Terreur des Rois.



LA JEUNE MUSE,

SUR

LE RETOUR DU ROY.

ODE.

OU ſuis-je ? Un nouveau jour m'éclaire.
Mon cœur tu n'as plus de déſirs.
Le ſeul qui peut te ſatisfaire,
Ton Roi vient fixer tes plaiſirs.
Vois donc. Son Peuple l'environne;
Il eſt accompagné des Dieux :
Et, ſans l'éclat de ſa Couronne,
En frapperoit-il moins nos yeux ?

Peuple cheri, dit ce Monarque,
J'ai vécu pour te rendre heureux ;
Et je n'ai terraſſé la Parque,
Que pour mieux couronner tes vœux.
A mes ennemis, formidable,
Mon nom ſeul fera leur terreur :
Pour toi conſtamment favorable,
Je veux régner, mais ſur ton cœur.

Amitie', du Monde bannie,
Du Roi tu pénétres les ſens :
De toi ſa grande Ame remplie,
T'offre un tribut de ſentimens.
Après mille & mille tempêtes,
Tu nous peux ranger ſous tes Loix,
La plus belle de tes Conquêtes :
C'eſt BOURBON qui vaut tous les Rois.

Je le vois forcer la victoire
A ſeconder ſes grands projets,
Bien moins pour l'amour de la gloire,
Que pour l'amour de ſes Sujets.
Humain, ennemi du carnage,
Mais fier pour ſoutenir nos droits,
Son cœur, tolére le ravage,
Quand il faut venger les François.

Rendant un Héros à la Guerre,
Ciel, tu nous rends l'Ami des Dieux :
Conſerve un Auguſte à la Terre,
Aux Sujets, un Roi précieux.
De LOUIS, juſqu'au dernier âge,
Les Exploits ſeront reſpectés.
Peuple heureux, le Régne d'un Sage
Eſt fait pour les proſpérités.

GRAND dans la paix, par ſa Clémence,
Et faiſant fleurir tous les Arts;
Mon ROI par ſa haute vaillance
Se diſtingue aux champs du Dieu Mars;
Dans tous les temps il fut le même;
Il n'a que voilé ſa grandeur;
Toujours digne du Diadême,
Il en rehauſſe la ſplendeur.

AUJOURD'HUI, par tant de lumiere
Eclairant l'Univers ſurpris,
Dans ſa glorieuſe carriere,
Il n'étonne pas nos eſprits.
Au nom de LOUIS, que tout tremble,
Et ſur la Terre, & ſur les Mers;
L'ardeur & la conſtance enſemble,
C'eſt pour ſubjuguer l'Univers.

N'EMPRUNTANT pas toujours la Foudre,
Des Dieux immortels comme lui;
Quand il peut tout réduire en poudre,
De l'Homme il veut être l'appui.
Si ſa valeur qu'il légitime,
D'un *Céſar* lui donne le nom,
La Sageſſe rare & ſublime
Nous en fait un vrai *Salomon*.

PETIT RECUEIL *DE VERS.*

LETTRES FAMILIERES.

A M^r DE B**.

De Paris le 3 Janvier 1745.

DANS ma profonde ſolitude,
Où je goûte mille douceurs ;
Où ſouvent mon unique étude,
Eſt d'interroger les neuf Sœurs :
Martyr de mon inquiétude
Mes plaiſirs mêlés de douleurs,
Sans toi me ſemblent des malheurs.
Auſſi dans cette incertitude,
Le zele m'a dicté ces vers,
Tu vois donc mon éxactitude
Ami, qui de conſeils divers
Balançant toujours les travers
D'un eſprit plus prompt que la foudre,
Eſt bien le ſeul de l'Univers

Qui

577·

Qui jamais ait pu me résoudre
A quitter mon aveuglement ;
A soumettre mon sentiment ;
A mes amis à leur lumiere :
Toi pour abreger la matiere ;
Qui fut dès le premier moment
De notre agréable entrevuë
Le Sage & le Mentor charmant
Que j'admirai profondément.
Dès long-tems privé de ta vuë ;
Je te le dis sans compliment
Accablé d'un coup si rude
Pour ne pas aigrir mon tourment ;
Mon cœur s'est fait une habitude
De penser à toi constamment.
Sujet par trop au changement
Ce cœur que tu formas toi même,
Oubliant ta douceur extrême
Et ton parfait enseignement ;
Sans les avis que ta sagesse
Va me couler avec adresse,
Dans un écrit où sçavamment
Tu sçaura porter ma jeunesse ;
A se conduire galamment ;
Ce cœur pourroit perfidement
Tomber encor dans la rudesse ;
Dans le peu de délicatesse
D'où tu le tiras poliment.

578.

Ecris nous du séjour aimable,
Où goûtant la tranquillité
Tu fuis le fracas haïssable
Et le tumulte épouvantable,
De notre orgueilleuse Cité ;
Dans notre réduit solitaire,
Tout ira son train ordinaire,
Quand nous sçaurons que ta santé
Plus que jamais est florissante ;
Et que ta douce gravité,
Chérit notre Muse naissante.



579.

VERS
TIREZ D'UNE LETTRE
A Madame de la C***.
De Paris le premier Janvier 1745.

LE voilà donc ce jour brillant,
Jour pour moi rempli d'agrément
Puiſque ſans uſer de miſtere,
Je vous préſente un cœur ſincere
Sans détour & ſans compliment :
Mais jour pourtant fort incommode,
Où l'amitié fille des Cieux
Sous un langage précieux
Digne d'un diſciple du Code,
Par un changement odieux
Devient un jargon ennuyeux.
Jour où l'on ſe baiſe par mode,
Où la haine occupant les cœurs
Met les diſcours les plus flatteurs
Dans la bouche fourbe & profane,
D'un faux ami qui contre vous
Lançant la flamme du couroux,
Par-tout vous brave & vous condamne.
Pour moi nourriſſon du Permeſſe,
Mon cœur ami du ſentiment,

Ne prodigue pas ſa tendreſſe
Par mode ou par déguiſement.
J'aime la vertu la ſageſſe
Le ſçavoir & la politeſſe,
L'eſprit, le bon cœur, l'enjouëment;
Voilà donc pourquoi je vous aime,
Vous qui malgré d'autres talens
Poſſedez tous ces dons charmans
Philis, dans le dégré ſuprême.



581.

MADRIGAL.

*A Mr de L***.*

PAR ta ſage expérience,
Ton haut ſçavoir, ta prudence,
Tu pourrois m'accoutumer,
Quoique plein d'indépendance,
A briguer ta bienveillance,
Me contraindre à t'eſtimer :
Mais mon cœur par prévoyance
Vole à toi ſans réſiſtance,
Il eſt ſi doux de t'aimer.

MADRIGAL.

*A Madame de la C***, en la quittant.*

ME ſéparer de ce que j'aime,
Cruel hyver voilà tes jeux ;
Voilà tes tours, deſtin affreux.
Philis, malgré ſa rigueur même
Je paſſe des momens bien doux ;
Car, j'ai dans mon malheur extrême,
Le plaiſir de ſonger à vous.

AVERTISSEMENT aux jeunes Poëtes.

JEUNES Rimeurs qui reſpirez l'amour
Faiſeurs de vers plaignez vos deſtinées :
LOUIS forçant les Villes obſtinées,
Fait en courant plus d'ouvrage en un jour
Que trente auteurs en deux fois dix années.
Vous épuiſez votre foible cerveau ;
Pour rechercher un vers tendre & nouveau,
Tout ſe termine au déſir de bien faire ;
Vous prétendez pourtant acquérir un grand nom ;
Pour conſerver le votre, apprenés à vous taire.
Auguſte fut chanté par le divin Maron ;
Qui doit chanter LOUIS ? Crébillon ou Voltaire.

583.

ODE BADINE

A un Ami au sujet d'une maladie dont l'Auteur fut attaqué à la fin de 1743.

VICTIME d'un malheureux sort,
Lorsque j'envisageois la mort
Que regrettoit grands Dieux ! mon ame émuë ?
Non ces beaux jours que les loisirs
Marquoient au coin des vrais plaisirs,
D'être privé cher ami de ta vuë.

Oublions ce triste appareil :
Veux-tu garder ton teint vermeil,
Fuis les poisons, fuis les meaux de Pandore;
Sur-tout que ton joli palais
Séjour fortuné de sa paix,
Se trouve éxemt du monstre que j'abhore. (*a*)

Dans ce tems où le chaste amour (*b*)
Fixe chez les humains sa cour,
J'excite encor ma Muse terrassée;
Et du sort bravant les revers
Je m'amuse à forger des vers,
Foibles enfans de ma veine éclipsée.

(*a*) La petite Vérole.
(*b*) L'Auteur fit cette Piece au commencement de 1744.

584

Offrir à ses amis un cœur
Crier qu'ils en sont le vainqueur ;
Ce trait commun est d'un ame ordinaire.
Sans être inspiré par les Dieux
Exemt de transports furieux,
Qui je m'éleve au-dessus du vulgaire.

Que pour animer tes accords (*a*)
Apollon t'ouvre ses trésors ;
Que Jupiter comble tes destinées ;
Vous Parques qui filés mes jours
Tranchez leur inutile cours,
Pour prolonger de si cheres années.

(*a*) Cet Ami de l'Auteur est grand Musicien.



585.

MADRIGAL.

A Madame D. L. C.

L'ESPRIT, le goût, la beauté, la prudence,
Vous eûtes tout même dès la naiſſance;
Qui vous dota d'un certain air poli,
Je n'en ſçai rien, mais le don eſt joli,
Vos traits d'eſprit réveillent ma penſée
Et votre goût ſert à former le mien :
Enfin pour fruit d'une morale aiſée
Je ſuis tout autre avec votre entretien.



LES ADIEUX DE P***.

A Mr l'Abbé ***.

FAUT-IL donc vous quitter agréables Prairies,
Et vous lieux fortunés, azile des beaux jours
Où me donnant entier aux douces reveries
Je brave dans la paix le tumulte des Cours.
Faut-il donc te quitter Palais tendre & ruſtique,
Où domine la joye où regnent les plaiſirs,
Où la candeur bannit l'orgueilleuſe critique,
Où l'aimable vertu s'unit aux doux loiſirs.
Couché négligemment dans un réduit champêtre,
Je ne verrai donc plus un troupeau bondiſſant,
Vers le milieu du jour courir au pied d'un Hêtre,
Et choiſir à l'envy le Serpolet naiſſant.
Je ne verrai donc plus le Laboureur avide,
Fendre, creuſer la terre & déchirer ſon ſein,
Et le Taureau fougueux que le Villageois guide,
Préparer la moiſſon que doit cueillir ſa main.
Et vous tendres Oiſeaux l'ornement des bocages,
Qui faites de vos airs retentir les échos;
Ah! je n'entendrai plus vos ſéduiſans ramages;
Je quitte pour un tems ces aimables Hameaux.
Jardins délicieux que la ſage Nature
A pris ſoin de combler des plus rares bienfaits,

587.

Vergers jolis, Vergers dont l'aimable ſtructure
Fixeroit dans ces lieux ma demeure à jamais,
Envain pour adoucir le mal qui me dévore
Et calmer les accès d'un eſprit irrité,
Vous vous parés des dons de Pomone & de Flore;
Bien-tôt il faut partir le jour eſt arrêté.
Je vais revoir Paris, je ſçai qu'à mon paſſage
S'offriront les dégoûts, tous les ſoucis affreux,
Et de cent embarras le bruïant aſſemblage,
Ciel! il m'en faut bien moins pour ceſſer d'être heureux.
Qui préfere les Arts aux douceurs de la vie,
Satisfait de ſon choix plein de zele & d'amour
Court pour ſe conſoler vers la Philoſophie,
Et l'école du ſage eſt ſon plus doux ſéjour.
Et toi charmant Abbé ſi doux, ſi populaire,
Toi dont l'air complaiſant & les attraits vainqueurs
T'ont acquis pour toujours cet heureux don de plaire;
Et de tous les humains t'ont mérité les cœurs;
Soit que pour prévenir la timide indigence
Tu combles l'opprimé de dons inattendûs
Ou qu'animant l'eſprit par ta mâle éloquence
Tu pénétres les cœurs à tes diſcours rendûs;
Soit qu'au Peuple charmé prêchant par ton exemple,
Ton zele & ta ferveur dans le ſacré ſéjour
Pour un Etre jaloux que l'Univers contemple,
Inſpirent les tranſports d'un véritable amour :
En toi tout repréſente un Héros de l'Egliſe.

Continue à marcher dans un fentier fi beau,
Le fçavoir te conduit, ton maître t'autorife,
Et fait briller fur toi fon augufte flambeau.

Vertueux Citoyen toi dont le grand courage (a)
T'enleva par amour à ton pays natal,
Des honneurs paffagers dédaignant l'avantage
Et déplorant des tiens l'aveuglement fatal,
Pour te livrer à Dieu, lui foumettant ta vie,
On t'a vû méprifer les aquilons fougueux,
Et fuyant fur les mers le menfonge & l'envie,
Venir chez les François lui préfenter tes vœux.
Ce Dieu pour couronner ton illuftre victoire,
T'a fait le défenfeur de fon augufte Loi,
N'eft-ce pas s'affurer une immortelle gloire,
Quand on quitte fes biens pour marcher dans fa foi,

A l'inftant que je parle un prompt départ s'ap-
prête,
Vous illuftres amis, vous l'honneur de ces lieux,
Ah! malgré le penchant qui près de vous m'arrête
Il faut vous dire à tous de folemnels adieux,
Je le repete encor, le chagrin me confume,
Des parens complaifans qui fut tout mon bonheur
Pourront feuls de mes maux corriger l'amertume,
Et du deftin cruel adoucir la rigueur.

(a) Mr F. R. Iffu d'une des bonnes Maifons d'Irlande.

589.

EPITRE

*A Madame Q**.*

QUand je veux forger des Vers,
En Disciple d'Uranie,
La Vérité toute unie
Dans mes passe-tems divers,
Est la seule qui m'inspire
A célébrer sur ma Lyre
Maint Guerrier & maint Auteur.
Jamais je ne fus flatteur :
Ai-je chanté le courage,
CONTY Tu fus mon Héros.
Ai-je vanté quelqu'ouvrage,
A Voltaire, à Despreaux
J'eus grand soin de rendre hommage.
Pour prix de mon équité
Et de ma sincérité,
Aujourd'hui j'ai l'avantage
D'offrir un tribut d'encens,
A l'aimable Caractère
Au bel Esprit, aux Talens
D'Aminte qui me sçut plaire
Bien moins par ses traits brillans,
Que par son humeur sincère
Et son goût pour le bon sens.



590.

IMPROMPTU

A la Même sur sa belle voix.

QUe le Pere de l'Harmonie
De vos beaux sons soit jaloux ?
Malgré sa douce mélodie,
Si l'on consulte nos goûts
Tous les cœurs seront pour vous.



Vû les Approbations du Sieur CREBILLON, *permis d'imprimer.*

FEYDEAU DE MARVILLE.

Table des pieces contenües dans ce Troisieme Volume.

Table.

Table.

Table

Table.

Table.

Table 9:

Table

de plusieurs pieces qui n'ont pas été reliées dans les recueils de l'année 1744:

Table.

Fin de la Table

